

Beauharnais, 27 nov. 1864.

Mon cher ami,

J'ai appris que le capt. Bradburne s'est servi d'un assez habile stratagème pour parer le coup que lui ont porté tes articles. Il les a fait lire par M. Perrault à toute l'école rassemblée, et ensuite il a demandé aux élèves, à brûle-pourpoint, s'ils jugeaient que tes accusations fussent fondées. Ils ont répondu non. Sans doute le rôle qu'ont joué en cette circonstance nos condisciples canadiens-français est loin d'être louable. Ils ont menti à la vérité. Mais, n'ont-ils pas une grande excuse dans la crainte que leur inspirait le capitaine Bradburne? dans la certitude où ils étaient que leur franchise leur serait funeste? Tu le sais, malheur à celui qui le premier eût ouvert la bouche pour affirmer les vérités incontestables que renferment tes articles!

Celui qui dans le but de s'instruire dans l'art militaire quitte sa famille, ses affaires, sacrifie son temps, son argent, pour se soumettre ensuite à des sacrifices encore plus pénibles, pour endosser un habit ignoble, pour s'astreindre à la sévérité des lois militaires, obéir à des gens qu'il n'aime pas et dont plusieurs lui sont de beaucoup inférieurs dans l'échelle sociale, celui-là, dis-je, a à cœur d'obtenir ses diplômes, et il lui faut un effort extraordinaire et même héroïque pour s'exposer volontairement à manquer le but qu'il se propose si énergiquement, lors même que cet effort lui est commandé par le devoir de la vérité. Cet effort, nos confrères ne l'ont pas fait. Ils ont eu tort, mais leur position commande des ménagements dans les reproches qu'on doit leur adresser. Ils étaient tous nouvellement arrivés à l'école. Tu te souviens qu'à la fin de notre engagement, nous étions, avec sept ou huit autres, les seuls anciens de l'établissement. A notre départ, il n'y avait comparativement que peu d'élèves qui y fussent depuis plus d'un mois. Ayant moins d'expérience du système administratif de l'école, ils devalent craindre davantage les conséquences de leur franchise, sans compter qu'ils n'avaient encore que mis les lèvres à la coupe des persécutions, des injustices des Anglais. Moi-même, ce n'est qu'après une longue expérience de ces injustices que je puis me résoudre à parler comme je le fais des hommes placés par le gouvernement à la tête de cette importante institution.

Un autre motif d'exuser nos confrères, c'est que le capitaine Bradburne les a pris par surprise sans leur donner le temps de réfléchir ni de peser l'importance de leur désa-

veu. De plus, il les aura préparés à ce coup d'état par plusieurs jours d'adoucissement dans la discipline, ce qui lui aura gagné leurs suffrages. On oublie si vite ce qu'on a souffert lorsqu'on revient à la joie? Dans tous les cas, je suis bien certain que de tous ceux à qui la crainte a fermé la bouche, il n'en est pas un seul qui ne serait heureux de désavouer sa faiblesse, s'il le pouvait sans conséquence fâcheuse pour ses intérêts. Pour ma part, sans discuter si j'eusse été plus ferme que les autres, je suis prêt à crier sur les toits, s'il est nécessaire, qu'il n'y a pas un seul iota dans tes écrits qui ne soit conforme à la vérité. Les causes que tu assignes au mauvais fonctionnement de l'école, sans être les seules, sont en tout point véritables. Je n'ai qu'un seul reproche à te faire, c'est d'avoir été trop indulgent. Tu n'as pas dit tout, et dans ce que tu dis, tu gardes des ménagements que n'ont pas eus pour nous les officiers de l'école. Tu écris que le capt. Bradburne a des connaissances militaires étendues: c'est vrai; mais tu n'ajoutes pas qu'il n'a pas l'ombre même du génie militaire. Il connaît le mécanisme des mouvements d'une compagnie, d'un bataillon, mais il n'a pas l'intelligence de leur liaison dans la pratique de la guerre. C'est un homme à chiffres, à mesures, ce n'est pas un homme à idées. C'est un bon instructeur en temps de paix, mais ce doit être un médiocre capitaine en temps de guerre.

Pour terminer, quel que soit l'art avec lequel le capt. Bradburne s'efforce d'atténuer l'effet de tes articles, les efforts même qu'il tente dans ce but prouvent qu'ils ont porté juste. Je me réjouis que tu aies eu le courage de remplir la promesse que tu as faite tant de fois, lorsque nous étions à l'école, de rendre un jour publics les abus dont nous étions les victimes. Ton écrit sera utile aux futurs élèves de l'école: [ceux qui y sont maintenant n'ont pas osé te rendre justice, mais eux aussi auront les avantages de ton noble courage. Tu as voulu améliorer leur position, et ils n'ont pas osé te proclamer véridique, dans la crainte de la rendre pire. N'importe. Tu as atteint un noble but, et c'est assez pour un homme de cœur, parce que le prix d'une bonne action est en elle-même. En te félicitant donc, je suis, etc., etc., etc.]

B. A. LONGRUE.

Cette lettre si flatteuse jointe aux nombreux certificats déjà publiés en faveur de ma thèse et au remarquable article paru dans ce journal sous la signature: *Un Gradué de l'Ecole Mi-*

lit
tout
tion
act
artic
J
ces
vous
vale
poid
à ré
moy
nues
des
vus,
de r
l'Ec
vous
ont
pour
l'étai
avaie
C
rer e
que
metti
se so
poud
sont